

NOTES DE LECTURES

Editions Cazaubon | *Le Carnet PSY*

2006/4 - n° 108
pages 12 à 21

ISSN 2270-9215

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2006-4-page-12.htm>

Pour citer cet article :

« Notes de lectures »,
Le Carnet PSY, 2006/4 n° 108, p. 12-21. DOI : 10.3917/lcp.108.0012

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Cazaubon.

© Editions Cazaubon. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JACQUES ANDRÉ, SYLVIE DREYFUS-ASSEO
(sous la direction)

La folie maternelle ordinaire

Editions PUF, Petite Bibliothèque de
Psychanalyse, 2005, 150 pages, 10 €.



Cet ouvrage collectif a été composé à partir des interventions prononcées lors d'une journée scientifique organisée le 2 avril 2005 par le Centre d'Etudes en Psychopathologie et Psychanalyse de l'Université de Paris 7 - Denis Diderot.

La folie maternelle ordinaire emprunte une partie de son titre à André Green, qui proposait d'ajouter à la folie originelle du tout petit enfant kleinien, "pour ainsi dire normale, (...) la thèse complémentaire d'une folie maternelle normale": nouée dès la grossesse, la passion des mères, toutes entières occupées par leur bébé au début de leur vie commune, imprègne l'expérience ordinaire de la maternité, elle en est même une condition nécessaire. L'ouvrage arpente ce champ de la folie maternelle : chacun des auteurs y dessine, à sa manière, des allers-retours entre folie normale et folie pathologique, y explore les avatars et les remaniements possibles d'une folie inhérente au maternel, dont les pathologies maternelles ne seraient que l'un des destins possibles.

La folie maternelle, Jacques André le souligne dans son introduction, c'est d'abord la folie de l'amour maternel : certes Catarina da Vinci exagère avec sa passion bien trop débordante et étouffante pour son fils Léonard, mais enfin elle est l'esquisse d'une figure maternelle qui restera pour Freud, jusqu'à l'*Abrégé* de 1938, cette "première séductrice": la mère "normale" éveille la pulsion sexuelle de son enfant en lui prodiguant ses bons soins, et devient le prototype de ses amours à venir, en toute méconnaissance de son propre désir sexuel infantile à elle, refoulé alors même qu'à travers ses bons soins, elle satisfait un désir à elle-même énigmatique, comme l'a montré Jean Laplanche.

Cet amour fou anime aussi la "préoccupation maternelle primaire" de Winnicott : de la fin de la grossesse aux premiers mois du nourrisson, ce que Winnicott décrit comme une "maladie normale" va mettre la mère dans un état de repli, de dissociation schizoïde qui va lui permettre de se vouer pour un temps exclusivement à son bébé, et ainsi de s'identifier à lui. Identification folle, qui donne un résultat tout aussi fou, rappelle Mi-Kyung Yi : "elle est le bébé et la mère crée le bébé qui était là". C'est sur une telle folie que l'enfant se construit psychiquement -pour pouvoir s'y engager, et en sortir, la femme doit être en bonne santé.

Cette folie maternelle peut cesser d'être normale pour devenir pathologique, selon des modalités différentes : par excès ou ratés de la séduction freudienne -avec des issues névrotiques et perverses-, ou par défaut de préoccupation maternelle primaire winnicottienne -menant alors vers des impasses psychotiques et *borderline*. La folie maternelle normale, qui chez Winnicott inclut la "haine objective" éprouvée par la mère à l'égard de son enfant (une haine et une ambivalence que Freud, le fils d'Amalia la toute aimante, exclut) a encore un autre visage en psychanalyse : Mélanie Klein, "la mère folle de la psychanalyse" dit J. André, construit une mère meurtrière, non plus "objectivement" mais subjectivement, puisque ce sont les projections fantasmatiques du tout jeune enfant, elles aussi ordinaires, qui la construisent ainsi.

Quels enjeux narcissiques sous-tendent cette folie maternelle, quels sont les destins de cette identification folle, de ce lien charnel à l'objet primaire, comment ces enjeux inconscients peuvent-ils être transformés, ou transmis ? Quel pulsionnel les sous-tend ? Chacune à sa manière, en se rejoignant parfois, les contributions posent ces questions, les déplacent, indiquent des pistes de réponse.

Mi-Kyung Yi interroge l'excès de dévouement maternel d'une de ses patientes : à se réfugier dans une figure maternelle idéale, jamais assez dévouée, à se vouloir "passionnément autre", et mère plutôt morte que mauvaise, cette patiente protège l'*infans* qu'elle fut d'une mère insuffisamment bonne, d'une dépendance infantile que des soins défailants rendent impossibles à igno-

rer, voire d'une menace d'inexistence ; elle garantit ainsi à l'*infans* en elle le fantasme d'omnipotence jadis malmené. Mais en même temps, elle se protège de sa propre ambivalence passée, des "rumeurs de l'infantile" où le sexuel et le meurtre jouent leur partie -une partie que précisément l'exaltation narcissique de *His Majesty the baby* comme la surestimation passionnée de l'objet-bébé, permettent de dénier ou de refouler.

Que se passe-t-il quand la mère, dans son identification folle à son bébé, se déssaisit de son moi au profit de cet objet narcissiquement surinvesti ? Mi-Kyung Yi revient sur les effets après-coup de la confrontation de la mère à la dépendance absolue de son bébé, peu évoquée par Winnicott : le moteur de l'unité psychique mère-nourrisson qui va amener le nourrisson à l'illusion de toute-puissance, souligne-t-elle, c'est bien l'*infans* dans la mère, avec ses conflits entre dépendance et autonomie, sa propre expérience d'illusion, son propre fantasme d'omnipotence, son propre sexuel infantile aussi.

À côté de ces enjeux narcissiques, c'est aussi dans la folie du lien charnel à l'objet primaire que se noue la folie maternelle originaire. Sylvie Dreyfus-Asseo interroge sa possible transformation, à partir de trois vignettes cliniques de cures marquées par un recours important, dans la cure même, à la figure de l'animal compagnon d'enfance. Selon des modalités bien différentes, ces trois patientes déplacent en effet, à travers l'animal qui garde la trace des liens primitifs, un lien fou au corps maternel, que le transfert sur l'analyste vient incarner, à l'abri de ce transfert latéral sur "l'animal en séance". Entre chien et chat, "l'animal en séance" fait resurgir le corps à corps de ces débuts avec la mère, marqués par le détresse et l'emprise, la tendresse et le sexuel, avec des configurations singulières.

Dans les deux premières vignettes, derrière un lien de tendresse peu marqué par l'ambivalence, s'activent des traces de dépendance mortifère, des désirs meurtriers, le déni de la castration. Dans la troisième, derrière les traces de détresse de la mère, apparaissent des désirs de rapprochement sensuel avec elle. Mise au travail avec l'animal en séance, la folie maternelle originaire, celle du lien à

l'objet primaire, peut ainsi être remaniée, transformée en une folie maternelle ordinaire.

La folie maternelle n'est pas l'apanage de la mère pour Caroline Thompson, qui la distingue de la folie de la mère. Evoquant un traitement mené dans le cadre d'une thérapie familiale, elle montre la fonction que cette folie maternelle peut prendre dans la famille : la rivalité ordinaire d'un enfant pour son puîné va amener la mère de cet enfant à projeter sur lui un fantasme fratricide, lequel apparaît au fil du traitement comme la traduction d'un fantasme de la grand-mère paternelle, elle-même atteinte par le deuil impossible d'un fils aîné, nourrisson mort en déportation. La mère qui projette sa haine sur son fils aîné, se protège non seulement de sa propre haine ordinaire à son égard, qui pourrait lui faire courir le risque de le détruire et de le perdre, mais protège aussi le père, son conjoint, de ses propres vœux meurtriers d'*infans*, impossibles à adresser à une mère mélancolique.

Exprimée dans le symptôme de l'enfant, qui exprime une agressivité impossible à reconnaître dans cette famille, cette folie maternelle est ainsi portée et partagée par le couple parental, d'une famille à l'autre, d'une génération à l'autre : elle advient quand le père ne peut, pour des raisons qui tiennent à son histoire d'*infans* à lui, séparer l'enfant d'une mère ordinairement folle.

Quelle serait cette folie maternelle ordinaire aujourd'hui ? Hélène David questionne les enjeux inconscients du "devenir-mère" dans les conditions actuelles, psychiques et sociales, de l'exercice de la maternité. Comment par exemple l'ouverture consciente au décloisonnement des stéréotypes sexuels agit-elle sur les processus inconscients en jeu dans le "devenir mère", qui mobilisent activement la dynamique identificatoire et la remanient, parfois jusqu'à fragiliser les soubassements identitaires ? Comment les exigences narcissiques croissantes des femmes se satisfont-elles dans un quotidien où les impératifs d'économie, de savoir et de performance nous rendent la vie de mère, au jour le jour, de plus en folle ?

En écho au quotidien des cures et des transferts -telle jeune mère vient à l'une de ses séances avec son bébé ; d'autres, nom-

breuses, perdent vite patience avec leur bébé, se sentent coupables, ou frustrées-, H. David propose une nouvelle version de la mère suffisamment bonne, moins acceptable socialement mais peut-être plus pertinente aujourd'hui : la mère suffisamment folle reprendrait un versant plus archaïque et pulsionnel, plus ou moins gommé par la bonne mère winnicottienne (juste assez bonne, certes : pas trop mauvaise), et serait le prix à payer, dit H. David pour une posture sociale féminine de plus en plus conquérante. Elle revendique généreusement pour ses patientes "le temps d'être suffisamment folle pour avoir accès à l'intensité de ce qui se joue" dans le devenir-mère, dans une société construite sur l'exclusion de ce temps là, de cette folie là.

Ce temps psychique spécifique constitue bien aussi pour Dominique Guyomard le champ maternel, qui vient se superposer aux autres registres psychiques du sujet. Sous l'effet d'un travail pulsionnel spécifique, se fabrique le maternel, se tissent les liens de la mère et de l'enfant, dit D. Guyomard : de la grossesse, dont l'accouchement vient rompre la continuité psychique, à la rencontre entre une mère qui peut momentanément se mettre hors temps de la communauté humaine et un enfant réel au-dehors, et non plus seulement imaginaire, au terme de ces temps là entrecroisés "une femme va pouvoir s'accueillir comme mère", en se réappropriant son désir pour cet enfant là.

Dans ce temps là, le maternel se trouve produit comme lien, mais un lien du registre narcissique, car il narcissise la rencontre à partir d'une séduction réciproque et éphémère entre la mère et son bébé, en tissant cette rencontre avec du plaisir donné et reçu. Plaisir d'être, et non jouissance pathogène entre objets de la pulsion de l'autre : ce lien maternel est anobjectif dans la mesure où il a précisément pour fonction d'éviter que se constituent un objet et une relation d'objet dans un champ investi pulsionnellement, il a la qualité et la fonction d'une enveloppe qui fait dériver le pulsionnel, dans un mouvement d'ordre sublimatoire, et protège la mère et l'enfant de l'emprise et de la sauvagerie de leurs pulsions partielles.

Paradoxalement, pour laisser son empreinte, ce lien doit être défaut : le sevrage psychique de ce lien narcissisant permet que se constitue de l'objet (total) pour le désir, et que se transmette sans dommage, appuyée sur des supports identificatoires consistants, la filiation maternelle. Ce sevrage d'une séduction réciproque est imposé par les deux protagonistes : c'est dans l'excès et le défaut d'un tel lien, dans l'absence du sevrage psychique que viennent se loger les destins pathologiques du maternel. La Mère idéale, figure surmoïque cruelle, n'est pas le moindre de ces destins, qui empêche une mère de naître, suffisamment folle disait H. David, à ce que D. Guyomard appelle la "pulsion au maternel", ce mouvement pulsionnel spécifique fondateur du maternel.

Françoise Neau
Psychologue

CLAUDE SCHAUDER (sous la direction de)
Françoise Dolto et le transfert dans le travail
avec les enfants
Editions Eres, 2005, 162 pages, 18 €.



Après un premier ouvrage consacré à une lecture actualisée de l'oeuvre de Françoise Dolto, également sous la direction de Claude Schauder, ce recueil rassemble des textes d'analystes ayant travaillé avec F. Dolto. Il rend bien compte de

la façon originale dont F. Dolto concevait le transfert dans la cure de l'enfant, en appui sur Freud et Lacan, en se démarquant des positions de M. Klein, A. Freud, ou D.W. Winnicott. Son élaboration théorique principes concerne la notion d'image inconsciente du corps, dont je donnerai une brève définition prélevée dans cet ouvrage : "l'image du corps se structure par la communication entre sujets et la trace, au jour le jour mémorisé, du jouir frustré, réprimé ou interdit". C'est dans la rencontre entre l'image inconsciente du corps de l'analyste et celle du nourrisson en souffrance que ce dernier peut se construire.

Un article de J. Sédart s'attache à l'examen de l'origine du transfert et nous rappelle qu'en 1890, dans "*Traitement Psychique*", Freud distinguait l'attente croyante et l'attente anxieuse. Un fil rouge peut être tiré à partir de là, si nous pensons à la foi dans l'autre, comme foi en un sujet de son propre désir, dont témoignait F. Dolto, et à ce qu'elle a pu dire, après coup, de son engagement d'analyste, rappelé ici par Claude Schauder : "Je venais de sortir de l'analyse. Je ne savais rien. Je n'avais pas d'angoisse, et c'est finalement grâce à cela que ces gens s'en sont sortis". Pas d'attente anxieuse, pas d'angoisse d'être à la hauteur d'un maître, pas de carcan théorique, mais une liberté de parole et une jeunesse de penser, avec une attente croyante dans le retour des représentations restées en souffrance, que l'enfant cherche, dans son langage à lui, à faire voir et à faire entendre ; à l'analyste d'écouter-voir le questionnement identitaire de cet appel, et d'être là où le patient a besoin d'être entendu pour repérer son mode de lecture du monde. Françoise Dolto en témoigne par le discours qu'elle adresse au tout-petit, qui la regarde et l'écoute intensément, et aussi aux parents qu'elle interpelle en son nom ; c'est l'attention à la réaction de l'interlocuteur qui permettra de savoir si le dialogue de sujet à sujet a pu s'instaurer ; elle reconnaît cet autre comme un humain à part entière dès la naissance.

Claude Schauder remarque qu'elle parle plutôt de son transfert sur l'enfant que de son contre-transfert ; il note son souci de ne pas entraver les relations que l'enfant doit vivre dans la réalité, et la cite : "chez un adulte, le transfert se fait sur l'analyste, mais chez un enfant, l'oedipe se fait avec les parents... Je ne crois pas que l'on puisse servir de substitut oedipien aux parents avant que l'oedipe ne soit résolu. On ne peut servir que de substitut de mère-sein ou de mère-bras. L'enfant vient vers vous pour que vous fassiez quelque chose ; il faut lui dire en mots qu'il voudrait que vous le fassiez, mais surtout ne pas le faire... Nous, analystes, sommes là, par rapport au père et à la mère, pour que l'enfant se rencontre en eux. Mais non pour qu'il nous trouve à leur place". Je relèverai une citation reprise dans cet ouvrage, tirée du *Cas Dominique*, 1971, qui est le premier livre publié après sa thèse, (*Psychanalyse et pédiatrie*, 1939), et qui rend bien compte de sa présence à l'autre, et de sa position éthique : "Il y a, chez l'analyste, un transfert spécifique

car il a foi dans l'être humain son interlocuteur, être unique en son genre, sujet de la fonction symbolique, sujet inconscient de l'histoire qui est la sienne, sujet désirant se signifier, sujet appelant réponse à sa question... Pour le psychanalyste, chaque autre est à la fois, et quel que soit son comportement, un représentant de l'espèce humaine". C'est ainsi qu'elle inscrit son travail d'analyste dans un travail de culture.

Dans son beau texte clinique, *Voir, regarder, appeler*, Eva-Marie Golder témoigne de son attention au langage du bébé et au travail qu'il effectue dans la séance à l'adresse des parents et de l'analyste pour faire entendre son questionnement identitaire. Ce qu'il y a de particulier dans le regard et dans la voix, écrit-elle en référence à Lacan, c'est que ces deux pulsions, la pulsion scopique et la pulsion invocante, mal repérées en tant que telles chez Freud qui a laissé l'analyse des enfants à sa postérité, ne sont pas dans le registre de la demande, mais dans celui du désir.

Françoise Dolto a toujours cherché à être dans la transmission la plus large, elle a parlé sur les ondes, créé des consultations et séminaires publics, une consultation originale pour des enfants d'une pouponnière. Enfin, avec d'autres, elle a ouvert une structure d'accueil spécifique, appelée *Maison verte*, pensée pour que l'enfant, amené par ses parents ou par un adulte responsable de lui, puisse faire entendre les achoppements de sa venue au monde. De nombreux lieux pour enfants fonctionnent aujourd'hui sur ce modèle. Dans son article sur *Le transfert : clef de voûte pour un dispositif d'accueil du jeune enfant*, Marie-Hélène Malandrin, cofondatrice de la Maison verte, nous parle de ces parents et de ces enfants qu'on y rencontre et de ce qu'ils nous enseignent. Plusieurs témoignages nous viennent encore d'analystes eux aussi à l'écoute des tous petits, comme Annie Grosser, Agnès Dupont-Link ou Nicole Yvert. Ce n'est pas du transfert ? interrogent Irène Krymko-Bleton et Véronique Leroux, en référence à Meltzer et à Winnicott, en nous présentant leur rencontre analytique avec Pierre et sa mère dans une structure du type *Maison verte*, ouverte en 1992 à Montréal. Mais si, c'est du transfert ! leur répond Eva-Marie Golder, en référence à Dolto et aux catégories lacaniennes de Réel, Symbolique, Imaginaire, en nous présentant sa lecture d'un vrai travail inter-

bloc-notes

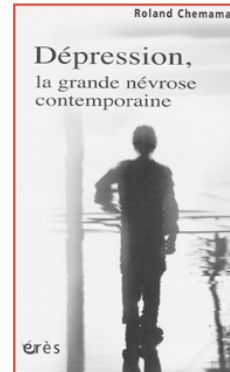
prétatif effectué avec Pierre, soulignant l'inventivité dont il avait fait preuve pour trouver le bon entendeur qui saurait le reconnaître dans son identité sexuée.

L'ouvrage s'achève sur un travail rigoureux et cliniquement très juste de Cristina Burckas, relatif aux circonstances qui amènent à entendre, dans la cure d'un adulte, un tout petit enfant crier. Je ne peux que souligner ici la fraîcheur de toutes les vignettes cliniques que le lecteur va découvrir avec bonheur. Elles portent l'accent sur l'inventivité dont font preuve les enfants qui veulent forcer l'entente de leur interlocuteur pour être reconnus comme sujets désirants. Elles nous font prendre conscience de la souffrance que vit l'enfant, et aussi, comme le souligne Rita Moatti, de la souffrance de l'enfant chez l'adulte qui nous parle, qui a été banalisée, parfois gelée depuis l'orée des temps ; et soudain, grâce à un accusé réception de l'analyste, cette souffrance peut se libérer et s'épanouir en émotions diversifiées, rendant au patient la richesse affective dont il avait été privé.

J'évoquerai pour terminer le témoignage très émouvant d'Anne-Marie Hamad, qui nous parle de ce qui fit rencontre pour elle lors de sa première venue à la Maison verte, avec son fils de quelques semaines. Françoise Dolto lui dit : "Tiens, il a entendu un petit appeler "maman, maman !" à l'autre bout de la pièce. Il a tourné la tête dans cette direction." Au lecteur de ressentir l'effet de cette remarque et d'associer sur sa portée au cœur de toute mère. Merci à toute l'équipe de l'ALDA de nous communiquer si bien le dynamisme de leurs échanges qui s'est poursuivi avec la rédaction de ce livre.

Marie-Françoise Laval-Hygonenq
Psychanalyste

ROLAND CHEMAMA
Depression, la grande névrose contemporaine
Editions Erès, 2006, 208 pages, 23 €.



De son livre précédent *Clivage et modernité*, Roland Chemama a gardé la forme, celui d'un échange épistolaire entre un psychanalyste et un néophyte en la matière. Pour l'auteur cela est un engagement à être toujours dans une double écriture : celle du livre et de la lettre. Il donne sa parole au correspondant de ne jamais entrer dans un langage technique et opaque et d'être le plus précis possible. D'une lettre à l'autre, il fait part aux lecteurs des critiques et remarques de son correspondant, faisant ainsi de chaque lettre, une lettre ouverte. Que faut-il penser de cette forme ? Procédé artificiel pour simplifier une pensée qui ne s'y prête pas ? Manière de rendre la lecture vivante ? Faut-il y voir une trace de la maïeutique platonicienne, cheminement nécessaire dans une quête de vérité ?

Le livre découpé en trente cinq chapitres tente de cerner la problématique de la dépression avec les outils lacaniens. "Dépression, la grande névrose contemporaine", cette expression de Lacan permet à Chemama de faire une soudure qui lui tient à cœur : une reconnaissance clinique d'une part et une articulation historique de l'autre. La dépression se profile comme moment social. Une thèse que l'auteur défend du début à la fin de son livre est que le symptôme constitue l'écho dans la structure individuelle d'une configuration sociale. Cette position théorique soutiendra toutes les autres.

Les premiers chapitres sont phénoménologiques et brossent le portrait d'un sujet sans désir qui n'a aucun point d'adresse. Comment dès lors penser que ces sujets peuvent entrer en analyse ? Comment penser que quelque chose pourra soutenir le lien analytique ? Questions que l'auteur tente de résoudre à la fin de l'ouvrage. La dépression

est d'abord décrite comme la privation de repères symboliques, le sujet est désarrimé. Cette absence de liens va de pair avec un rapport au temps spécifique, celui d'un temps qui ne fonctionne plus articulé par le désir et le manque mais un temps circulaire où passé et futur sont abolis. Le sujet du coup devient un sujet sans histoire, pour lui plus rien ne se trame. Lacan définit la psychanalyse comme une démarche visant à "réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir." La dépression annule le sens de chacun des termes de cette phrase qui s'écrasent dans un néant circulaire.

A partir de là, Chemama ne va pas hésiter à partager avec nous ses réflexions sur la société actuelle, nous vivons, dit-il, dans une "tyrannie de l'immédiateté", l'obligation d'être opérationnel 24h/24 met à mal la répartition symbolique du temps. En somme, le temporalité à laquelle le complexe d'oedipe introduit est perturbée par les nouvelles règles de l'économie de marché. Cette dernière transforme tout objet en objet d'une jouissance possible supprimant l'existence d'objets interdits. Pour Chemama, le sujet de l'"hypermodernité" est un sujet pour qui l'impossible n'existe plus. Ce sujet hypermoderne est le sujet de la science, que Lacan fait naître avec Descartes, sujet dont l'énonciation est mise de côté au profit du discours de la science qui éradique toute subjectivité. Or le triomphe de ce discours de la science va de pair avec une certaine dissolution de l'Autre. Pour rendre bien clair ce support de l'Autre comme soutien symbolique, Chemama fait un détour par la philosophie. Pour Descartes, la continuité des choses, le déroulement des événements ne tient pas à la spontanéité des choses mêmes qui se déploieraient sans intervention extérieure. Leur déploiement, leur développement est le résultat de la volonté de Dieu qui les soutient dans leur être. Précisément, ce relais de l'Autre, cette liaison du sujet avec lui, qui donne au temps sa surface et son épaisseur, disparaît dans la dépression. Si toute névrose est à entendre comme un discours que le sujet adresse à l'Autre, on comprend bien que le déprimé lui révèle une inquiétude quant à la capacité d'intervention de l'Autre, à sa capacité de prendre la parole. Chemama effectue ici le rapprochement avec ces analysants qui

n'arrivent pas à prendre la parole pendant les séances, ils ne peuvent pas la prendre parce qu'en cette parole, ils ne croient pas.

Ce cheminement ne pouvait pas se passer d'un chapitre sur "le déclin de l'*imago* paternel", l'image du père est aujourd'hui défaillante et humiliée, le père n'est plus interdicteur et ne semble pas capable de transmettre une dimension phallique. En effet, nous explique Chemama, l'inhibition est le signe d'une perturbation de la jouissance phallique. Comment l'expliquer ? Avec la métaphore paternelle de Lacan qu'il reprend dans son développement en plusieurs temps. Il montre que la dépression résulte du dysfonctionnement du troisième moment de cette métaphore, celui où le père, possesseur du phallus promet d'une certaine manière à son fils d'en avoir la possession et l'usage plus tard, c'est-à-dire qu'il l'aura à sa disposition. Pour le sujet déprimé, cette partie là de la métaphore paternelle n'a pas eu lieu, c'est ce qui explique la configuration dépressive. Cela permet à Chemama de mettre en place un concept, dont il reconnaît la nécessité de parvenir à lui donner un jour une assise structurale, celui de "forclusion partielle de phallus". On connaissait avec Lacan la forclusion du Nom du père visant à éclairer la psychose, pas la forclusion partielle du phallus. Elle permettrait, selon l'auteur, de comprendre les sujets *borderline* et dépressifs. Mais comment comprendre qu'une forclusion (qui signifie une incapacité à symboliser) puisse être partielle, qu'est ce que cela signifie ? Cliniquement à quoi sommes-nous renvoyés ? Chemama répond en arguant l'existence de plusieurs courants psychiques, du coup certains seraient forclos et d'autres pas...

On peut ainsi lire "Même si le phallus n'est pas vraiment forclos, il est possible que dans certaines figurations il soit déprécié, dévalué, rendu inutilisable comme symbole." En somme le phallus est présent, la dimension symbolique est là mais n'est pas maniable, le sujet ne peut pas en faire usage. Mais cela ne nous ramène-t-il pas au clivage, c'est-à-dire à une division entre un savoir exister et une reconnaissance, un faire avec ? Même une fois cette question posée, Chemama ne renonce pas à son idée de forclusion partielle. Le phallus est présent mais le sujet n'y a pas accès, ne peut pas l'utiliser pour symboliser.

bloc-notes

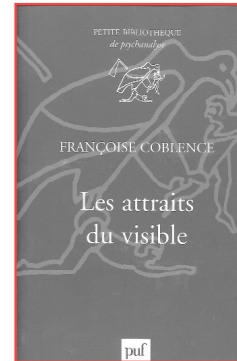
Le noeud du livre est la place du père, on l'aura compris. Cette place est déterminée par les mutations historiques et sociales. Chemama est attentif au père réel, à l'évolution de sa place dans la société, toute évolution de celle-ci implique nécessairement un déplacement de l'Autre comme destinataire du discours. Le plan de la réalité et du symbolique se suivent de très près. Chemama part des réflexions de Lacan dans *Les complexes familiaux* (1938) sur le père réel et s'en sert pour traiter le reste des élaborations de Lacan. D'où dans tout le livre de Chemama cette figure de ce père qui ne sait pas prendre la parole, incapable de transmettre le défi phallique. Donc cette idée de forclusion partielle lui semble la meilleure pour comprendre l'effet d'un certain discours social sur le sujet.

Chemama nourrit sa thèse autant qu'il le peut, en critiquant la thèse de Bergeret d'abord qui en reste à la dimension imaginaire de la dépression. Il reprend ensuite la dialectique être ou avoir le phallus, faisant du dépressif celui qui devient le phallus mais un phallus en creux, négatif, au sein d'une société qui le contraindrait à créer un symptôme pour répondre à une pathologie dominante. Les derniers développements de Lacan occupent la fin du livre de Chemama, ceux de 1975 et 1976 autour du noeud borroméen. Les réflexions sur Joyce et la suppléance que constitua pour lui l'écriture face à un Nom du père forclos présentent un intérêt clinique évident puisqu'elles suggèrent que dans la cure peut se constituer, pour le patient psychotique, une dimension qui permettra de le faire tenir comme sujet. Chemama pose que la cure va créer un savoir apte à suppléer la carence du père réel et à l'impossibilité de manier le signifiant phallique. Qu'en est-il de la spécificité du sujet déprimé ? Bénéficie-t-il des mêmes effets qu'un psychotique en cure ? Peut-on les penser de façon identique ? Est-il rangé avec les *borderline*, faut-il penser que leur position subjective sont identiques et se rangent sous cette idée d'un signifiant phallique en dérangement ou partiellement indisponible ? Malheureusement à la fin du livre nous ne le savons pas.

Laurence Guichard
Psychologue

FRANÇOISE COBLENCÉ Les attrait du visible

Editions PUF, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, 2005, 150 pages, 10 €.



Publié dans la collection dirigée par Jacques André et Jean Laplanche, ce livre comporte un sous-titre : Freud et l'esthétique. Psychanalyste, membre de la Société Psychanalytique de Paris, Françoise Coblençé est aussi professeur

d'esthétique à l'Université de Picardie ; dans ce petit volume dense et d'une grande clarté, elle nous propose une réflexion trans-disciplinaire sur la dimension "plastique" de l'inconscient en articulant le champ de l'esthétique et celui de la métapsychologie freudienne.

La dimension littéraire de la psychanalyse n'est pas liée aux seules qualités de l'écriture de Freud ; "la poésie opère le passage du biographique à l'universel et au mythe, traduits, ensuite, dans le langage de la science". Littérature et psychanalyse "explorent le même objet" et si, pour Freud, le recours au quantitatif est d'emblée présent, on constate une préoccupation récurrente de quantifier la "prime de plaisir" issue de l'art et du plaisir esthétique. Le plaisir esthétique provient, comme tout plaisir, d'une décharge et il est d'autant plus grand qu'il est obtenu avec un minimum de dépense : l'Art est-il une gestion habile des quantités ? Rejoignant L. Kahn, Françoise Coblençé montre que l'"action de la forme" est plus complexe : la seule intensité ne suffit pas pour décrire l'expérience de plaisir "qui ne peut être dissociée des formes et des figures qui en sont l'origine, et pas seulement l'occasion".

L'Esthétique a son mot à dire dans le débat des liens du sens et de la force. Le rapport entre qualité et quantité trouve son expression dans l'articulation affect/représentation. Françoise Coblençé avance l'hypothèse plus générale que la survie de la théorie des pulsions -doctrine qualifiée par ailleurs de "mythologique" par Freud- est rendue nécessaire pour qualifier "un concept qu'on ne peut abandonner au pur registre de la quan-

tité". Elle rejoint Green qui voit dans la pulsion une "forme d'auto-organisation" et propose de "poursuivre la confrontation de ces deux registres dont la psychanalyse est issue".

L'esthétique ouvre sur le sensible ; elle est ancrée dans les sensations qui forment un champ privilégié de liaison entre le quantitatif et les qualités. La sphère du visuel retient particulièrement l'attention de Françoise Coblence : c'est le registre des Arts Plastiques, mais aussi de la plasticité. Les liens de l'Inconscient avec le visuel sont soulignés dans l'oeuvre de Freud, ne serait-ce qu'à propos du rêve ; la plasticité, qui "désigne la propriété que possède un corps de se modifier, mais aussi de conserver ces modifications", ouvre sur l'a-temporalité des phénomènes inconscients, mais aussi sur leur "étendue", celle de Psyché qui est "étendue et qui n'en sait rien". Le point de vue de l'auteur est explicite : l'Esthétique ouvre une voie pour la connaissance de l'Inconscient.

Françoise Coblence nous rappelle au passage que l'empathie, redécouverte récemment par la Psychanalyse, est un terme emprunté à l'Esthétique - Freud l'a repris à Lipps - : "inséparable de la question de la perception des formes et de la façon dont le sujet est affecté par le visuel, l'empathie caractérise d'abord la perception d'un objet par un sujet...". Dans l'Art, sensations et sentiments sont créateurs d'images : ces figurations et représentations, tout comme la symbolique de ces formes, sont inséparables des associations d'idées qu'elles provoquent. On sait quel parti les spécialistes des traitements précoces ont tiré de l'empathie pour la connaissance de l'autre. Lebovici a étendu le pouvoir métaphorique de l'empathie comme levier thérapeutique : c'est l'"empathie métaphorisante". Françoise Coblence indique que le succès de cette conception expose au risque de voir l'empathie caractériser l'ensemble de l'activité analytique, avec un risque de minimiser le rôle de l'inconscient et du refoulement.

Dans l'oeuvre freudienne, le mot, moins ancré dans la sensorialité, a été longtemps considéré comme supérieur à l'image, mais le "penser en image" reste plus près des processus inconscients. La figuration par l'image est aussi une nécessité de construction du rêve, mais le visuel autorise de plus une régression.

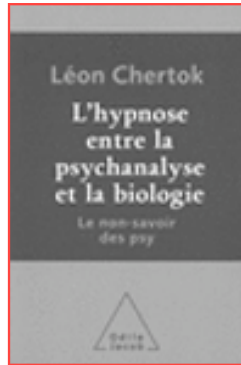
Le visuel a partie liée avec le refoulé. L'image ne peut d'ailleurs être assimilée à un signe linguistique, comme l'a montré Jean-François Lyotard ; le travail du rêve est dynamisé par cette dissymétrie.

Françoise Coblence s'attarde sur la notion même de plasticité, à partir de la patiente de Freud, *Frau Emmy* : les réminiscences dont elle souffre -comme toute hystérique- sont liées à "leur caractère visuel, presque trop visuel, trop plastique". Au passage, l'auteur fait remarquer que la force de la plasticité est un peu affadie si on la réduit à la seule nécessité de figuration de la forme car c'est toute la force de présentation du ressenti corporel qui s'y engage. On ne peut concevoir la présentation plastique que comme l'expression simultanée de la qualité et de la quantité. C'est aussi le poids de l'inconscient qui s'engage : "la plastique serait donc aussi cette imprégnation de l'inconscient sur les corps, le témoignage de sa puissance créatrice de formes, dont les sensations constitueraient le relais et qui court-circuiterait la conscience". L'Art est du côté de la "présentation" et non de la seule "représentation".

Françoise Coblence aborde dans le dernier chapitre un point important à propos de la plasticité des pulsions sexuelles, celle qui permet "la libre mobilité de la libido" : elle rappelle que Freud les considérait comme plus plastiques que les pulsions du moi et aussi que les pulsions de destruction. Grâce à la conjonction de la plasticité de la libido et du caractère mouvant du processus primaire, des voies de décharges seraient offertes au ça, à des conditions possibles pour le moi, dans les sublimations et le plaisir préliminaire. Cette plasticité peut être au service d'Eros, mais aussi de la déssexualisation, comme c'est le cas pour la sublimation. Par contre, "l'introduction du plaisir préliminaire comme destin différent de la sublimation permet de tenir à l'écart de toute déssexualisation possible la plasticité des pulsions sexuelles partielles qui y est engagée". Il en irait de même pour le plaisir esthétique que Freud rapproche du plaisir préliminaire ; l'esthétique gardienne de la vie, en quelque sorte...

Jacques Angelergues
Psychiatre, Psychanalyste

LÉON CHERTOK
L'hypnose entre la psychanalyse et la biologie.
Le non-savoir des psy.
 Odile Jacob, 294 pages, 2006, 23,90 €.



La réédition de cet ouvrage, publié pour la première fois en 1979, quatorze ans après son premier ouvrage *L'Hypnose : Théorie, Pratique et Technique*, nous montre à quel point cette discipline est méconnue en France où elle a compté par le passé d'illustres praticiens comme Charcot et Bernheim.

Ceci est peut-être dû à une attitude de méfiance, voire de rejet, de nombreux psychanalystes, en France particulièrement, vis-à-vis d'une technique à laquelle S. Freud avait décidé de renoncer, dans un souci de recherche scientifique, pour ne pas risquer de compromettre la véracité des souvenirs ramenés par les patients en analyse par une éventuelle dimension de suggestion effectuée par le thérapeute, mais peut-être aussi dans une préoccupation moins avouée de protéger l'analyste contre la dimension trop actuelle que peut prendre la relation avec le patient au cours d'une séance d'hypnose.

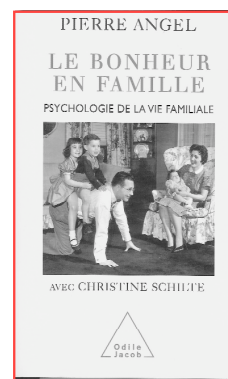
Contrairement à S. Freud, L. Chertok n'a pas renoncé à l'hypnose pour la psychanalyse, mais il a poursuivi toute sa vie ces deux pratiques, s'aidant parfois de la première pour préparer certains patients à la seconde. Il a également mené des recherches visant à répliquer et objectiver, en particulier en les filmant, des expériences d'analgésie et de vésication sous hypnose, déjà décrites dans une littérature internationale abondante qu'il rapporte, synthétise et commente magistralement. Même s'il reconnaît modestement dans son épilogue que "nous sommes dans une ignorance quasi totale des mécanismes de l'hypnose et de la suggestion", son travail va bien au-delà de simples interrogations sur cette énigme. Il nous éclaire sur la nature de l'induction hypnotique, qui par une sorte de déprivation sen-

sorielle psychologique et physiologique avec focalisation de l'attention sur la personne de l'hypnotiseur, permet l'installation de la transe, "quatrième état" après la veille, le sommeil, et le rêve. Il distingue hypnotisabilité et suggestibilité, qui ne vont pas toujours de pair, et précise le type de relation très particulière qui permet l'hypnose, une sorte de transfert archaïque d'un patient prédisposé, voire "doué", sur un thérapeute perçu comme une figure puissante et protectrice. Cet investissement renvoie à un stade pré-langagier de la relation, en deçà de la relation d'objet qui sert de base à la relation transférentielle classique en psychanalyse, et va permettre des effets thérapeutiques parfois surprenants, mais que le patient contrôle beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire.

L. Chertok nous offre ici un plaidoyer très convaincant pour que, non seulement cette thérapeutique soit réhabilitée, mais surtout que la recherche se penche à nouveau sur cet objet passionnant, à la lumière des avancées actuelles dans le domaine des neurosciences, pour avancer dans la compréhension des relations complexes entre psyché et soma.

Nathalie Glück-Vanlaer
Psychiatre
 ASM 13, Paris

PIERRE ANGEL
Le bonheur en famille. Psychologie de la vie familiale.
 Editions O. Jacob, Paris, 326 pages, 2005, 21,90 €.



L'expérience de la thérapie familiale confère à Pierre Angel un point de vue tout à fait privilégié pour observer justement la famille qui fonctionne comme un tout avec un rôle pour chacun et des règles communes de vie. C'est pourquoi lorsqu'un de ses membres est en souffrance, perte d'un emploi, adolescence difficile, séparation du couple, c'est la cohésion de l'ensemble qui est mise à mal.

Dans cet ouvrage, l'auteur aidé de Christine Schilte, journaliste, décrit à l'aide de vignettes

cliniques les différents problèmes qui peuvent se poser au sein d'une famille et les moyens mis en oeuvre par les uns et les autres pour y faire face avec succès ; on parle alors de résilience ou de l'aide d'une thérapie. Il se dégage de ces récits un optimisme fondamental et une confiance dans la famille, seule capable bien souvent de soutenir un de ses membres défaillants. Ce livre contient de nombreux conseils qui permettront aux familles d'utiliser leurs capacités créatives afin de trouver des solutions efficaces à leurs problèmes. "Le principal conseil que je souhaite donner aux familles est simple", affirme Pierre Angel : "N'hésitez pas à dire et à redire à ceux qui vous sont chers que, malgré les manifestations d'humeur, les ennuis de toute nature, votre attachement reste le même, que vous les aimez et les aimerez toujours, qu'ils sont constamment au centre de vos préoccupations". On est loin du célèbre "Famille je vous hais !"

Mais Pierre Angel nous livre d'entrée de jeu la clef de son attachement à la famille, avec l'histoire bouleversante de son père, Juif de Salonique, déporté à Auschwitz qui a perdu 46 membres de sa propre famille dans les camps et en est revenu pour construire une nouvelle vie. "Ce n'était ni de l'indifférence ni de l'inconscience vis-à-vis de ce que ma famille avait enduré, mais il n'y avait pas d'autre solution. Me lamenter, pleurer, me taper la tête contre les murs de chagrin n'aurait rien changé, ils ne seraient pas revenus." Ce à quoi son fils fait écho : "Jamais je ne vis mon père ou ma mère subir le malheur comme une fatalité ou en cultiver le goût. Se battre, oui, pour avancer, trouver des solutions ; se complaire dans le défaitisme, baisser les bras, ruminer le passé, non jamais."

Danielle Torchin
Psychiatre

bloc-notes